

# ÉLISA VIX

## ROSA MORTALIS

Une enquête  
de Thierry Sauvage

ROUERGUE  
**noir**



En pleine déroute personnelle, accablé par la naissance de ses jumelles et la ruine subséquente de sa vie sexuelle, Thierry Sauvage, la quarantaine, le poil et l'œil sombres, croupit au grade de lieutenant du fait d'un manque flagrant d'ambition. La défaillance d'un collègue le place en première ligne sur l'affaire du meurtre de Bernie Sainte-Croix, fille d'un industriel fortuné, étrangement obsédée par les roses bleues. La sœur jumelle de celle-ci, Thérèse, présente de bien curieux troubles de la mémoire. Alors que la ville est transformée en champ de bataille par des activistes altermondialistes, Sauvage s'y perd un peu entre les sœurs Sainte-Croix et ses propres filles, sans compter que sa nouvelle voisine ressemble à s'y méprendre à Sharon Stone dans *Basic Instinct*. Quant à Joanna, sa fidèle et monumentale acolyte, voilà qu'un gendarme fou la convainc de traquer le monstre qui a détruit la vie de sa mère, vingt-cinq ans plus tôt. Comédie policière autour d'un lieutenant de police impossible à prendre au sérieux, *Rosa mortalis* nous emmêle dans un drôle d'imbroglio. Qui est qui ? Qui a tué qui ? Élisabeth Vix sème le trouble et le rire.

## ÉLISA VIX

NÉE EN 1967, ÉLISA VIX A DÉJÀ PUBLIÉ TROIS ROMANS DANS LA SÉRIE THIERRY SAUVAGE : *LA BABA-YAGA* (2005) ET *BAD DOG* (2006) AUX ÉDITIONS ODIN, *ANDROMICMAC* (2010) CHEZ KRAKOEN. ELLE A ÉGALEMENT PUBLIÉ *LA NUIT DE L'ACCIDENT AU ROUERGUE* EN 2012 (PRIX ANGUILE SOUS ROCHE 2012).

BOUERGUE  
**noir**

**Du même auteur, chez le même éditeur**

*La Nuit de l'accident*, 2012 (Prix Anguille sous roche 2012)

**Du même auteur, chez d'autres éditeurs**

*La Baba-yaga*, Odin Eds, 2005

*Bad dog*, Odin Eds, 2006

(Prix du meilleur polar francophone de Montigny-lès-Cormeilles 2007)

*Andromicmac*, Krakoen, 2010

© Éditions du Rouergue, 2013

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

ISBN : 978-2-8126-1347-0

Élisa Vix

# ROSA MORTALIS

Une enquête de Thierry Sauvage

roman

ROUERGUE  
**noir**



*Mais elle était du monde  
où les plus belles choses ont le pire destin,  
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
l'espace d'un matin...*

Malherbe





*La nuit dernière, j'ai rêvé que je revenais aux Marronniers. Le manoir en pierre grise s'élevait au bout de l'allée, sévère et droit, avec ses toits pointus, ses cheminées effilées.*

*J'avançais dans le sentier gravillonné, sans faire de bruit, comme si je flottais au-dessus du sol, mais ça n'avait rien d'étonnant puisque c'était un songe. Les charmilles, presque nues, s'écartaient devant moi, dévoilant la façade principale rongée par un lierre capricieux. La peinture s'écaillait en pellicules blanchâtres aux portes et volets, des rideaux sales tombaient aux fenêtres, flasques comme des linceuls.*

*De chaque côté de la maison, les deux marronniers étalaient, au bout d'un tronc massif à l'écorce en lambeaux, leur couronne majestueuse. Fidèles à mon souvenir, ils se tenaient là, gardiens du temple, tranquilles et fiers...*

*Tout à coup, le ciel s'est chargé de gros nuages sombres qui défilaient en accéléré au-dessus de ma tête. Ils fondaient sur le manoir, s'accrochaient aux toits telles de monstrueuses araignées, tentaient de glisser leurs pattes velues par les fenêtres,*

*d'arracher les volets de bois. La bâtisse résistait, délabrée mais indestructible, comme elle avait résisté aux morts, aux silences, aux secrets.*

*Le vacarme du vent est devenu assourdissant. Un vertige m'a saisie, j'ai serré les mains sur mes oreilles, je suis tombée à genoux. Une sueur froide s'est plaquée entre mes omoplates, les muscles de mes épaules se sont crispés. Je reconnaissais cette bouffée d'angoisse qui me submergeait, lorsque, enfant, tremblante dans ma chambre obscure, je guettais les craquements de l'escalier.*

*Aussi brusquement que l'ouragan avait surgi, le calme est revenu. Le ciel a pris cette nuance délavée d'après l'orage. Je me suis ressaisie et j'ai continué de progresser vers l'habitation honnie de mon enfance.*

*Je ne suis pas entrée dans le manoir. Ce n'était pas mon intention. Je l'ai contourné, ai dépassé les écuries abandonnées, la chapelle qu'elle aimait tant, et je suis arrivée à la roseraie de maman.*

*Même si cela fait des années que je n'y ai pas mis les pieds, je sais qu'elle est à l'abandon, que les rosiers sont morts, noirs et secs comme du bois brûlé, mais dans mon rêve, ils tendaient vers les visiteurs leurs feuilles vertes et brillantes. Dans mon rêve, ils fleurissaient à foison, écarlates, orange, rose pâle, jaunes... saturant l'air de leur parfum capiteux. Et dans mon rêve, maman était vivante.*

*Elle se tenait debout entre ces murs végétaux, maigre et chenu dans sa robe trop ample, un foulard de couleur vive noué autour du crâne. D'une main gracile, elle sectionnait les roses fanées et les posait dans le panier qu'une fillette, qui avait mon visage mais n'était pas moi, tenait avec dévotion.*

*Quand je ne serai plus là...*

*Quand tu ne seras plus là ?*

*Quand le Seigneur m'aura rappelée à lui, il faudra t'occuper de ta sœur. Elle est si fragile, il faut la protéger. Toi, tu es forte, forte comme ce sarment.*

*Je le ferai, maman. Je te le promets.*

Penché au-dessus de la poubelle en fer forgé, Dylan fit un bref inventaire. Le sac à main contenait les conneries ordinaires de gonzesse, plus deux ou trois bricoles plus surprenantes, mais dépourvues d'intérêt. Il prit l'argent, le portable et le paquet de chewing-gums à la chlorophylle, fouilla encore, par acquit de conscience.

Un beuglement sur sa droite le fit sursauter, il leva promptement les yeux ; un clodo aviné venait dans sa direction, titubant dans l'allée en terre battue. Dylan glissa son butin dans les poches de son jean, enfonça profondément le grand sac noir dans la corbeille et ramassa la barre à mine posée le long de sa jambe. Il la glissa dans la manche de son sweat et s'éloigna.

Il avançait vite, mais sans précipitation, la barre collée contre son bras, de sa démarche souple et féline de coureur de 400. Obliquant dans une allée secondaire, il contourna le bac à sable et son toboggan défraîchi, dépassa une statue couverte de mousse. À cette heure, la clameur enfantine s'était tue, seules les feuilles dorées des arbres bruissaient, miroitant

doucement dans les rayons du soleil couchant. L'air irradiait cette suavité inimitable de l'été indien. Dylan pressa encore le pas. Le parc allait fermer d'un instant à l'autre.

En franchissant la grille, il passa une main dans ses cheveux ras.

Il pensait avec hargne au billet au fond de sa poche.

Vingt euros. À peine de quoi se payer un nouveau bonnet.



## 1

– Nom, prénom, profession.  
– Graziella, avec un z et deux l, Mathilde, écrivaine.  
– Écrivain, rectifia-t-il en tapant d'un index malhabile sur le clavier.

La femme se pencha au-dessus du bureau et, dans un souffle brûlant, gronda :

– J'ai dit écrivaine.

Le lieutenant Sauvage leva sur elle des yeux faussement ingénus :

– Ça n'existe pas.

– Écrivez écrivaine !

Le policier considéra les maxillaires saillants, les épaules larges, qui conféraient à Mathilde Graziella une allure masculine menaçante, en totale contradiction avec son nom de famille. Prudemment, il obtempéra et tapa sur son clavier :

– Profession : écrivaine. Mais ça n'existe pas, comme mot. Mathilde le foudroya du regard.

– Vous la prenez, ou non, cette déposition ?

– Allez-y, je suis tout ouïe.

En cet automne radieux, propice aux balades en vélo, cueillettes de champignons et autres activités bucoliques, les malfrats et malotrus semblaient survoltés. Le commissariat de Soissons croulait sous les plaintes diverses. Vol à l'arraché, vol avec violence, vol sans violence, insultes racistes – ou pas –, harcèlement sexuel – ou pas –, attentats à la pudeur, tags, dégradations diverses...

La montée de la petite délinquance était une vraie peste, un fléau, la onzième plaie d'Égypte et n'égalait que l'incivilité galopante. Les meilleurs éléments de la brigade en étaient réduits à transcrire les menus déboires de leurs concitoyens, tant dérober le bien d'autrui, salir sa réputation ou rayer son auto neuve semblaient être devenus des sports locaux.

Le commissaire Gorino n'avait plus assez d'hommes pour faire face à cette recrudescence malveillante, sans parler d'un groupuscule antipub qui sévissait depuis peu. Les activistes, qui se réclamaient de l'altermondialisme, barbouillaient les affiches de peinture noire au grand mécontentement des annonceurs et du maire, ami intime du commissaire, qui voyait d'un mauvais œil sa bonne ville pointée du doigt comme un repaire de gauchistes. Échaudés par de récentes condamnations démesurées, les néorévolutionnaires agissaient désormais de nuit et restaient aussi insaisissables qu'une bande de chats de gouttière.

La population semblait désormais divisée en trois : ceux qui achetaient, ceux qui refusaient d'acheter par idéologie, et ceux, les plus malins, qui volaient...Thierry Sauvage écoutait les malheurs de Mathilde d'une oreille distraite. On voyait qu'elle avait préparé son laïus. Elle s'exprimait facilement, maniant avec aisance la langue française même si elle utilisait



un peu trop de mots rares et pédants pour écraser son auditoire de sa supériorité intellectuelle. Le policier se contrefichait depuis longtemps d'être pris pour un crétin, mais si Mathilde Graziella pensait l'impressionner, elle repasserait. Son histoire était d'une banalité affligeante. Sauvage, la quarantaine, le poil et l'œil sombres, croupissait au grade de lieutenant du fait d'un manque flagrant d'ambition et d'un dégoût caractérisé pour la flagornerie que lui faisait payer au prix fort son supérieur. L'animosité entre les deux hommes était de notoriété publique. Dès qu'il le pouvait, Gorino flanquait son lieutenant au placard, ignorant que ce dernier nourrissait une certaine tendresse pour ces tâches routinières, totalement dépourvues d'intérêt, mais aussi de surprise et de danger.

Le placard, c'était comme sa deuxième maison, sa seconde nature.

Mathilde expliquait en remuant ses mains hâlées aux longs doigts. Hier, en fin d'après-midi, alors qu'elle patientait au feu rouge du carrefour du 11-Novembre, à bord de son automobile, un énergumène sorti de nulle part avait fracassé la vitre côté passager avec une barre de fer, plongé la partie supérieure de son corps dans l'auto et lui avait subtilisé son sac à main. Un grand sac fourre-tout en cuir noir légèrement patiné, avec un soleil jaune sur l'un des côtés. Fait plus intéressant, alors qu'il s'engouffrait dans l'habitacle pour dérober son bien, Mathilde avait eu le réflexe de lui arracher son bonnet. Pièce à conviction qu'elle déposa avec une certaine fierté sur le bureau de Sauvage en déclarant :

– Regardez, y a des pellicules, ça doit être plein d'ADN.

Le lieutenant gloussa intérieurement. Une recherche d'ADN sur pellicules pour un vol de sac à main ; Mathilde Graziella était mal renseignée.

– Vous avez vu son visage ?

– Euh, non. Juste le sommet de son crâne. C'est un Noir. Ses cheveux sont coupés très court, et certaines bandes sont complètement tondues pour former des zigzags. Et c'est un sportif, je l'ai vu partir en courant, il a une foulée d'athlète. Je sais de quoi je parle, j'ai fait pas mal d'athlétisme dans ma jeunesse.

Catégorie lancer de marteau, sans doute, ricana Sauvage tout en se disant que c'était la première fois de sa carrière qu'il consignait la description du sommet du crâne d'un malfaiteur.

– De toute façon, maintenant, vous avez son ADN, conclut Mathilde.

– L'ADN, c'est pas un GPS, madame. Il faut d'abord l'attraper, votre voleur, avant de le confondre avec l'ADN de son bonnet. Et comme vous l'avez fait remarquer, il court vite.

– Plus vite que vous, ça c'est sûr ! Mais il doit bien y avoir quelques jeunes en forme dans ce commissariat ?

Sauvage se gaussait de l'affront. Il avait quarante et un ans, pas un cheveu blanc et seulement une couronne dentaire. Il ne pratiquait aucun sport car il détestait transpirer, c'est tout.

– Bon, quand est-ce que vous allez retrouver mon sac ? s'impatientait Mathilde.

– Votre sac, madame, à l'heure actuelle, il doit être dans une benne à ordures.

– Comment ça ?

– Vous croyez qu'ils en font collection ? Ils prennent ce qui les intéresse, argent, papiers, portables, puis ils balancent les sacs à la poubelle. Votre sac, on ne le retrouvera jamais, asséna Sauvage non sans un certain plaisir. À moins de fouiller la décharge municipale de fond en comble...

Le visage anguleux de Mathilde vira au vert.

– Mais il faut absolument que je retrouve, mon sac !

– Désolé... Rachetez-en un nouveau. Changez vos serrures et, pour vos papiers, faites des duplicatas.

L'écrivaine se mit à se ronger nerveusement l'ongle du pouce.

– Un nouveau sac ! C'est l'ancien que je veux. Mes carnets sont dedans.

– Quoi ?

– Mes carnets. Mes carnets où je note tout ce qui me passe par la tête, mes impressions, la description d'un passant, une histoire qu'on m'a racontée. Il y a la matière de mon nouveau roman.

– Vous n'avez pas un double quelque part ?

– Non, non, il faut absolument que vous retrouviez mon sac, vous m'entendez ? Absolument !

Mathilde s'était levée, en proie à la plus grande agitation.

– Vous devez faire fouiller la décharge.

Sauvage fronça les sourcils. Décidément, cette femme était folle. Mobiliser la brigade pour retrouver ses gribouillis ! D'un autre côté, il était presque midi, son estomac criait famine, son gosier était plus sec que le désert de Gobi, il fallait d'urgence se débarrasser de cette hommasse aux prétentions littéraires.

– Très bien, on va le faire.

– Vous allez le faire ?

– Affirmatif.

– Quand ?

– Ben, demain.

– Pourquoi pas tout de suite ?

Sauvage commençait à sentir la moutarde lui monter au nez. Il respira un grand coup.

– Signez là. Je vous contacte dès qu'on l'a. Votre sac.

- Un grand sac noir en cuir avec un soleil jaune dessus, répéta Mathilde en se penchant pour signer.
- C’est comme si c’était fait.

Enfin débarrassé de Mathilde Graziella, Sauvage rangea distraitement le PV dans un tiroir, au-dessus de celui d’un certain Stéphane Bergues auquel on avait dérobé dans son jardin son VTT flambant neuf. Le voleur lui avait laissé en échange son vieux clou rouillé, plaisanterie qui n’avait pas été du goût du sieur Bergues. Sauvage ricana, puis saisit entre le pouce et l’index le bonnet fourmillant de pellicules et le laissa choir dans la corbeille à papier avec une mimique dégoûtée. Satisfait, il se renversa en arrière contre le dossier de son siège, croisa les mains sur son abdomen légèrement flasque et songeait déjà au délicieux sandwich dont il allait prochainement se sustenter, à la bière fraîche qu’il allait siroter au Poilu, lorsque la porte de son bureau s’ouvrit à la volée.

Le commissaire Gorino parut sur le seuil. Courtaud, le front dégarni, vêtu d’un costume beige démodé, il ressemblait à Danny DeVito. En pas drôle. Il observa un moment son lieutenant avec un mélange de consternation et de fatalisme, un peu comme une institutrice le cancre qui redouble indéfiniment dans sa classe. Sauvage se demanda, vaguement inquiet, s’il avait déjà eu vent de sa promesse insensée concernant la décharge.

– Sauvage, déclara-t-il d’une voix blanche, le capitaine Lamotte a l’appendicite.

Lamotte était un gros plein de soupe imbu de sa personne, Sauvage n’avait aucune sympathie pour lui, mais un fonctionnaire de moins dans la police, c’est du travail en plus pour les autres.

– Vous ne devez rien, à personne.

Il la souleva comme une brindille. Vaincue, elle laissa aller sa tête contre sa poitrine.

– Vous allez vivre, Tess.

Ouvrage réalisé  
par les [éditions du Rouergue](#) et le Studio [Actes Sud](#)



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)